

Benjamin Millepied en fait-il trop ?

M le magazine du Monde | 16.12.2011 à 11h46 • Mis à jour le 24.01.2013 à 13h55

Par Annick Cojean



Benjamin Millepied en mannequin. | CÉDRIC BUCHET POUR "M, LE MAGAZINE DU MONDE"

Vif, félin, solaire. On le sent prêt à bondir, tout en énergie et en bonheur de vivre. Prêt à rire aussi, joyeux, espiègle. Il piaffe, des fourmis dans les pattes, mille projets dans la tête. Deux amours – une compagne, un petit garçon de 6 mois – qui l'obsèdent, le bouleversent, avec lesquels il veut passer du temps. L'envie de mordre la vie, le maximum de vie. Elle est, dit-il, tellement *"intense"*. Qu'importe la ville où il se pose, qu'importe le continent. Il est à l'aise partout. C'est ainsi.

Benjamin Millepied danse et fait danser les autres. Il fait ce pour quoi il pense être né. Et sa mère confirme : le couffin dans la salle de danse où elle donnait des cours, à Dakar, au son du tam-tam ; le gamin de 3 ans s'avançant spontanément pour sautiller au milieu d'une troupe de Casamance ; l'écolier sortant en hâte du

collège pour travailler tous les soirs à la barre, des heures durant. Il danse et crée des chorégraphies, fou de musique et d'image. A New York, Paris , Genève, Londres, Moscou, Los Angeles. La danse pour le partage et le plaisir. La danse comme une pulsion et comme une fête. Comme en Afrique , cette terre d'éveil. Et il se dit heureux. *"Oui, vraiment !"* Et pour une fois il prend l'air grave.

Les photographes s'obstinent à traquer le sérieux que peut prendre son regard pour exalter l'allure d'un romantique anxieux. Foutaise ! Il leur donne ce qu'ils souhaitent, acteur doué et capteur de lumière. C'est un pro en toutes choses et le spectacle l'enchanté. La marque Yves Saint Laurent en fait son égérie et un spot d'Air France un prince dansant ? Il feint de s'étonner : *"C'est assez inattendu de jouer au mannequin !"* Inattendu ? Une jolie gueule attire forcément la lumière... Il s'offusque : *"Si c'était la question, ils auraient choisi quelqu'un d'autre ! Le but est d'associer un danseur à l'image d'un artiste ouvert à tous les arts comme Saint Laurent . Je trouve ça plutôt classe. Pour Air France , c'est encore plus simple : je danse ! Tout ce qui rapproche la danse du grand public m'apparaît positif."*

L'Afrique, donc. En 1977, au tout début. Pas très longtemps, à peine quatre ans. Pourtant ce continent l'habite. Il en a capté la vie, la chaleur, le rythme, la force, la fièvre. Il a 3 mois quand ses parents y débarquent. Le père athlétique, force de la nature, champion de décathlon et entraîneur sportif, aventureux en diable ; la mère, petite, très fine, qui, découvrant à 13 ans le film *West Side Story* en compagnie du garçon qu'elle épouse à 15, décide, éblouie, qu'elle consacrerait sa vie à la danse et crée, dès son arrivée à Dakar, une école de danse contemporaine et africaine ; deux frères aînés, posés, qui deviendront musiciens. La maison est joyeuse et ouverte aux amis. Le père joue du piano, de la guitare et chante volontiers. Les voisins, eux, sont fous de percussions.

Doudou N'Diaye Rose , issu d'une famille de griots et star absolue des musiciens d'Afrique, grand maître des tambours, capable de diriger plus de cent batteurs sur

des rythmes différents, habite juste à côté et imprègne les nuits chaudes de ce quartier de Dakar. C'est d'ailleurs l'un de ses fils qui accompagne au *sabar* – ce tam-tam qui se joue avec une main et une fine baguette – les cours de danse de la maman.

"Musique et danse étaient indissociables, dit Benjamin. Le désir de danser venait de ce goût pour la musique qui envahissait la tête, le cœur, le corps. Danser, depuis toujours, me semble si naturel !" Le bébé, puis l'enfant, assiste à tous les cours de la maman et sans doute se met-il un jour debout à seule fin de pouvoir danser. Aucune timidité, aucune inhibition. Il se mêle aux élèves, aux danseurs, aux musiciens ; bouge près des tam-tams, bondit, rebondit, se tortille.

La liberté et la joie de ces premières années ne le quitteront jamais. *"Je me suis souvent demandé pourquoi, parmi tous les danseurs d'une promotion, il en est un qui s'impose et fait la différence, confie Dimitri Chamblas, qui fut son compagnon d'internat au conservatoire de Lyon et qui est devenu son producteur pour ses projets liés à l'image. Eh bien, pour Benjamin, c'est sans doute cette racine africaine. Quand les petits gars de l'Opéra de Paris enfilaient des collants, apprenaient rigueur et discipline, enchaînant les exercices marqués par la contrainte, lui, il commençait au rythme des percussions par une danse de tripes, de dépense, de plaisir. Il a plus tard assimilé les exigences de la danse classique. Mais il n'a jamais perdu cette liberté et cette fête du début. Il reste ce gamin aux pieds nus."*

De retour près de Bordeaux, la maman ouvre, dans la maison familiale, une nouvelle école de danse. Et Benjamin en devient le pilier, attentif, passionné. *"Il avait 4 ans, se souvient-elle. J'organisais un petit spectacle, et il m'a dit : "Je vais faire ma chorégraphie, choisir ma musique et mes costumes ; je veux que tu ne t'occupes de rien !" Il a choisi La Mort du cygne de Saint-Saëns, s'est fait fabriquer un costume par mes élèves, a installé un tabouret dans les coulisses et hop !, il a sauté sur scène pour danser un solo. Son premier grand succès !"*

Il n'a peur de rien, danse dans tous les spectacles, petit lutin joyeux. Il fait de la musique aussi, comme tout le monde à la maison. Un frère est flûtiste, un autre guitariste. Lui apprend la batterie. Toujours les percussions. Et puis il fait du sport. Foot, athlétisme. La technique l'intéresse. Il observe, décortique le mouvement et le geste parfait, capte et sait parfaitement reproduire. *"Mon père me demandait parfois de montrer la technique du saut à des athlètes de saut à la perche, même si j'arrivais beaucoup moins haut. J'adorais cela. Que mon corps soit une éponge. Essentiel dans la danse."*

Il travaille bien à l'école, pas de souci, grande mémoire. Il s'amuse. *"De toute façon, dit sa mère, il fait tout avec plaisir."* En rentrant le soir, il pose son sac et fonce à la salle de danse. Il traque à la télé tous les documentaires possibles sur l'univers de la danse. Il se repasse en boucle films et comédies musicales. Gene Kelly, Fred Astaire ... *Soleil de nuit*, avec Baryshnikov, est un éblouissement. Le

danseur russe devient sa star. Et son itinéraire, le voyage vers l'Ouest, lui donne des envies d'Amérique. Vers l'âge de 10 ans, il prend pour la première fois un cours de danse classique. Et puis il continue avec Vladimir Skouratov, maître de ballet au Grand Théâtre de Bordeaux, ancien danseur des Ballets russes de Monte-Carlo. Il est fasciné, adore l'intensité du travail sur la musique de Chopin qu'affectionne le maître, commence à faire de la scène. Chaque fois qu'un spectacle requiert un enfant, le jeune Millepied est là : *La Belle au bois dormant, L'Elixir d'amour, Les Noces de Figaro, La Fille mal gardée...* La scène est une révélation.

Il veut devenir danseur. Il travaille de plus en plus. *"Comme le studio de danse était dans la maison, se souvient sa mère, il y passait la plupart de son temps. Et il bossait, s'accrochait, répétait. Il cherchait des musiques, Bach, Mozart, travaillait des chorégraphies pour mes élèves..."* Il subjugué tout le monde. Pourquoi ne pas le diriger vers l'École de l'Opéra de Paris, suggèrent déjà certains. Mais il a vu des documentaires sur l'école de Claude Bessy : uniformes et visages sévères, professeurs tapant du pied, discipline quasi militaire... *"Mon expérience de la danse était si différente ! Je ne me voyais pas là-bas."* Et sa mère approuve : *"Pas question de Paris ! Lui, si spontané, n'y aurait pas été heureux."* Elle lui propose de passer l'audition pour le conservatoire de Lyon. Il a 13 ans et demi, il est trop jeune, il faudrait une dérogation, mais cela permettrait de connaître son niveau. Il prend donc le train, avec son frère flûtiste, muni d'un billet aller-retour. Quand on lui demande une improvisation, il fait ce que fait Baryshnikov dans *Soleil de nuit* et danse sur la pointe de ses tennis .

Philippe Cohen, nouvellement nommé à la tête du conservatoire national supérieur de Lyon (aujourd'hui directeur du Ballet du Grand Théâtre de Genève) et qui procède à ses premières auditions, n'en revient pas. *"Un danseur-né. Un corps dansant ! Quand je l'ai vu arriver, avec ce regard si vif, son intelligence du mouvement, cette énergie créative, ses petits mollets, je me suis dit : celui-là, il est exceptionnel, je ne peux pas le laisser partir ! Et de fait, il ne m'a jamais déçu, je ne l'ai jamais lâché !"* Benjamin, à la stupéfaction générale, est accepté le jour même au Conservatoire. Il déambule dans le bâtiment, visite le cloître et le parc qui résonnent de musique. Et téléphone à sa mère : *"Je reste !"*

"Que dire ? Ce n'était qu'un petit garçon mais il avait une telle maturité ! Alors on s'est organisé. Il est repassé prendre ses affaires et son pyjama, a promis de revenir à la maison un week-end sur deux, mais je n'étais pas dupe. C'était un vrai départ, et je lui faisais confiance." Il est inscrit en danse contemporaine, vénère une prof "exceptionnelle", Marie-France Delieuvin, qui fait travailler "la conscience du mouvement", étudie chaque jour avec bonheur Merce Cunningham mais observe, fasciné, sur le seuil de la porte, les cours de danse classique. Il rêve devant *Giselle*. Souhaite danser du Balanchine. Veut l'accès au plus beau répertoire.

Philippe Cohen, qui veille sur lui, lui fait changer de section. Il exulte. Et, quand il rentre à la maison, c'est pour foncer à la barre, impatient de reprendre ses leçons dès le lundi matin. Mais point d'angoisse ni de tourmente. *"C'était le plus jeune d'entre nous, se souvient Dimitri Chamblas. On le savait hyperdoué mais il était si drôle. Partout, sur une table, une chaise, une scène, il faisait du tam-tam. Il avait toutes les audaces, y compris d'assurer lui-même les percussions pour une variation libre que proposait un copain à l'examen de fin de troisième année. Dans ce type d'établissement, je vous assure qu'il fallait avoir du cran !"*

Il en a. Et fonce lorsqu'on lui propose un stage d'été au Lincoln Center à New York . Un choc. *"J'y arrive le 3 juillet 1992. Le soir même, j'assiste au gala de clôture de la saison du New York City Ballet . Waouh ! Je n'avais jamais vu de la danse classique comme ça. L'énergie, le rapport à la musique... D'emblée, ce fut limpide : c'est là que je voulais danser ."* L'école est prête à l'accueillir mais, pour une fois, famille, profs, tout le monde le supplie : Attends ! *"Et ils ont eu raison. Entre 13 et 16 ans, j'ai acquis à Lyon bien plus que des bases techniques, une culture , une réflexion : bref, des fondations. Formidablement utiles. Car l'année suivante, à l'école américaine, c'était sauvage."*

A 16 ans, Le voilà donc à New York. Et dans le saint des saints : la School of American Ballet , dont ses grands-parents aident à financer l'onéreuse scolarité.

Très vite, heureusement, il obtiendra des bourses. Et très vite, son talent, sa puissance, sa musicalité attirent l'oeil de Jerome Robbins, le chorégraphe légendaire de *West Side Story* et d'une multitude de ballets et comédies musicales de Broadway. *"Un génie !"*, dit-il. Celui-ci le choisit tout de suite pour danser le rôle principal du spectacle de fin d'année, le coach, le forme, le parraine, lui recommande des lectures, des musiques, des spectacles, le présente à des amis, l'emmène au théâtre, à l'opéra. La mère de Benjamin se souvient même d'un Noël chez le vieux chorégraphe où son fils, qui adore cuisiner, opérait aux fourneaux. Robbins lui apprend la signification de *"less is more"* et incite le grand maître du New York City Ballet (NYCB), le Danois Peter Martins, à engager au plus vite son poulain. La voie royale. A 18 ans, Benjamin devient l'une des jeunes stars de la plus mythique des compagnies. Le magazine *Dance* le sélectionne parmi les cinq jeunes danseurs à suivre de près.

Il communique avec sa mère par de longs fax. Il donne des tas de détails. *"Un jour, il m'a téléphoné, très excité : "Devine qui était à la barre ce matin devant moi ? Baryshnikov !" Il était fou de joie !" Ils deviendront amis et Benjamin, plus tard, écrira même une chorégraphie pour le modèle de ses 10 ans. Il a des coups de blues passagers, le travail est intense – près de 150 spectacles par an –, les rivalités et tensions se révèlent épuisantes. "Quand je danse, raconte-t-il à sa mère, il y en a au moins deux, en coulisses, qui attendent que je me blesse pour prendre ma place."*

Mais il est galvanisé par le succès et les applaudissements, concentré sur la nécessité d'être mince, au sommet de sa forme, au faite de son talent, troublé par cet étrange mélange de douleur et de plaisir, obsédé, comme les autres, par la nécessité de plaire au maître de la compagnie qui distribue les rôles et a droit de vie ou de mort sur les carrières. *"C'était un peu comme faire partie d'une secte."* Il danse les plus grands rôles, soliste, puis étoile, sur les plus belles scènes. Et invite sa mère à toutes les premières. *"C'est un fidèle et un tendre, affirme Philippe Cohen. Le fils que je n'ai pas eu."* Les parents de Benjamin ont divorcé depuis

longtemps. Le père s'est beaucoup éloigné, laissant ainsi à son jeune fils la liberté de se choisir des mentors et des pères d'adoption.

Mais vite, il veut chorégrapier. Peter Martins à New York et Philippe Cohen à Lyon lui offrent ses premières chances. Et puis c'est Londres, où il crée *Triple Duet* sur des pièces de flûte de Bach, tant jouées par son frère quand ils étaient plus jeunes. C'est un triomphe. Dès lors, il crée sans cesse, écrit, produit, dirige. Chorégraphie pour les plus fameuses compagnies de ballet, y compris l'Opéra de Paris, l'American Ballet Theatre, le Ballet Mariinsky. Crée, grâce à une famille de mécènes, une résidence de chorégraphes dans les Hamptons (Etat de New York). Réunit danseurs, musiciens, vidéastes. Attire plus que quiconque, et notamment grâce à son apprentissage avec Robbins, les fondations et donateurs privés sans lesquels aucun spectacle outre-Atlantique ne voit le jour. *"Un vrai job !, dit-il. Faire des budgets, monter et défendre des dossiers, frapper à la bonne porte, dîner, convaincre, et savoir remercier..."*

Son entregent, sa séduction naturelle, son succès auprès des mécènes suscitent sarcasmes et jalousies. Dans un article fielleux, un journaliste du *New York Times* se demandait même récemment si les multiples commandes qui lui sont faites n'étaient pas dues davantage à son talent de *"charmeur aux yeux bleus"*, son délicieux accent français et ses ronds de jambe aux mécènes qu'à ses talents de chorégraphe. Le soupçon horrifie ses amis et admirateurs.

Quant à la respectée rédactrice en chef de *Dance*, Wendy Perron, qui sait combien l'univers du ballet dépend de mécènes et de fondations privées, elle compte Benjamin Millepied parmi les chorégraphes majeurs de sa génération. *"Ses performances de danseur ont perdu de leur énergie, regrette-t-elle. Mais son travail de chorégraphe ne cesse de s'affirmer. Il a beaucoup appris de Robbins : le sens dramatique, la façon de construire une vraie communauté de danseurs. Et il ne se trompe jamais dans ses choix musicaux, justes et audacieux. Certaines pièces sont pleines d'humour, d'autres d'une grande profondeur. Je suis curieuse de ce qu'il fera demain."*

L'accès au grand public et la gloire que lui a apportés le succès du film *Black Swan* n'ont bien sûr pas calmé les jalousies. Approché par le réalisateur Darren Aronofsky pour être conseiller d'un film destiné à dépeindre les coulisses de l'univers du ballet, il entraîne pendant plusieurs mois son actrice principale, Natalie Portman, afin de la rendre crédible dans son rôle de danseuse étoile interprétant *Le Lac des cygnes*. Le défi est relevé avec panache, il décroche même le petit rôle du partenaire de la star... et entame avec elle une grande histoire d'amour.

Cachée pendant le tournage, l'idylle est révélée par Natalie Portman elle-même, lorsqu'elle monte sur scène en janvier dernier pour recevoir – avant l'Oscar – le Golden Globe de meilleure actrice. Inutile de dire que, dans un pays où la célébrité et Hollywood déclenchent l'hystérie, le nom de Millepied est aussitôt paré de millions de paillettes et que les paparazzis se mettent à traquer le couple, qui

attend un enfant. Benjamin devient icône, les couturiers le veulent comme égérie. Il se plie volontiers à quelques exercices. Non, disent ses amis. Il n'a pas changé d'un iota.

L'ouverture vers Hollywood ne fait que confirmer l'attraction du Français pour les images. Cela fait des années qu'il pratique secrètement la photo. Il vient de réaliser quatre courts-métrages de danse sur des pièces pour violoncelle de Philip Glass . Prévoit, pour la télévision américaine, des documentaires et des séries télé liés à la danse. Tourne, sous la production de son ami Chamblas, une rencontre avec Lil Buck , la star du hip-hop. Ecrit un scénario de fiction consacré à une forme de danse des années 1930. *"De nombreux chorégraphes sont devenus réalisateurs, dit-il. La maîtrise du mouvement est aussi celle de la caméra..."*

A Los Angeles , où il s'installe, il a la chance d'être financé par le Music Center , et vient d'annoncer la création de sa compagnie – LA Dance Project – avec six danseurs et plusieurs de ses amis artistes, dont le compositeur Nico Muhly. Première production en septembre 2012, tournée mondiale en 2013. *"Je ne veux pas d'une compagnie traditionnelle, précise-t-il. Fini, le vieux modèle ! Je veux créer un lieu de bouillonnement artistique, un vrai laboratoire, en y associant écrivains, compositeurs, chorégraphes, vidéastes. C'est du dialogue entre les arts que peuvent naître des oeuvres nouvelles."* Igor Stravinsky et Marcel Duchamp l'inspirent parce qu'ils ont su, avec une parfaite connaissance de l'histoire et de la tradition, *"penser autrement"*. D'ailleurs, il a un projet de spectacle au Musée d'art contemporain de Los Angeles. *"Il faut sortir des cadres traditionnels, aller où se trouve le public jeune."*

Il est *"gourmand de tout"*, affirme Dimitri Chamblas, qui comprend son envie de brasser tous les arts. *"Vorace !"*, corrige le peintre Paul Cox, qui a travaillé sur la scénographie de plusieurs de ses spectacles. Trop ? Allons donc ! Il vient de se résoudre à quitter le New York City Ballet, qui lui a donné à la fois chance et liberté, mais il est entendu qu'il continuera de créer des spectacles pour lui. Raffiné,

collectionneur, grand lecteur, il continue, à 34 ans, de traverser la vie avec la même fraîcheur et la même décontraction que celles qui avaient tant stupéfait les examinateurs du Conservatoire de Lyon devant le petit prodige de 13 ans.

Annick Cojean

DVD

Tribute to Jerome Robbins, chorégraphies de Robbins et Millepied, avec le Ballet et l'Orchestre de l'Opéra national de Paris, 1 DVD Bel Air Classiques.

A voir

Du 17 au 23 décembre à l'Opéra de Lyon, soirée Millepied-Balanchine. Avec une pièce du chorégraphe mythique du New York City Ballet (*Concerto Barocco* sur une musique de Bach), et deux créations de Benjamin Millepied : *Sarabande* (musique de Bach) et *This Part in Darkness* (musique de David Lang).

La nomination de Benjamin Millepied à l'Opéra de Paris